

et se développer. Enfin, pendant l'automne de 1786, le désir de Neeff se réalisa, et son élève put voyager. Il obtint de l'électeur, par l'entremise de Waldstein, les moyens d'aller à Vienne—alors le centre musical de l'Europe—pour se placer sous la direction de Mozart, ce maître de tous les maîtres ! Il est peu question de cette visite dans les relations de l'époque, cependant Seyfried, et après lui Holmes, racontent la surprise de Mozart en voyant Beethoven, alors âgé de seize ans, improviser sur une fugue des plus compliquées qu'il lui avait donnée pour thème, et cela avec une facilité telle, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier. « Un jour viendra où ce jeune homme occupera le monde de lui ! »

On a dit que Beethoven s'était plaint plus tard de n'avoir jamais entendu son maître. Il voulut sans doute dire que Mozart n'avait jamais joué devant lui seul, car il serait absurde de supposer que le jeune élève n'assistait pas à la série de concerts que son illustre professeur donnait pendant tout l'hiver.

La mystérieuse brèveté de cette première excursion de Beethoven à Vienne se trouve pleinement expliquée dans une lettre dont nous donnons ici une traduction trop littérale pour être élégante. C'est un des premiers spécimens de la correspondance du grand compositeur. Elle est adressée à un certain docteur Schado, avocat à Augsbourg, où le jeune homme paraît s'être arrêté quelques jours pendant le cours de son voyage.

Bonn, 15 septembre 1787

Honoré et précieux ami,

Je devine aisément ce que vous devez penser de moi. J'avoue que les apparences sont contre moi, et que vous avez de bonnes raisons pour me juger d'une façon défavorable, mais je ne veux pas vous prier de m'excuser avant de vous avoir donné les explications qui suffiront, je l'espère, à m'absoudre à vos yeux. Je dois vous avouer que, depuis le moment où je quittai Augsbourg, mon bonheur et avec lui ma santé m'ont abandonné. Plus je m'approchais de ma ville natale, plus les lettres de mon père m'engageaient à hâter mon retour à cause de la santé chancelante de ma mère. Je me dépêchai donc autant qu'il m'était possible, quoique étant moi-même fort indisposé, mais mon anxiété était telle, et le besoin de revoir ma mère si impérieux, que je pri, dans ces sentiments la force de surmonter tous les obstacles.

Je la trouvai encore vivante, mais dans un état pitoyable, elle était atteinte de consommation, et à peu près sept semaines plus tard, après avoir souffert comme une martyre, elle mourut. Je perdais en elle la plus tendre des mères et la meilleure des amies.

Personne ne serait aussi heureux que moi si je pouvais encore prononcer ce doux nom de mère, et m'entendre appeler par elle. Et à qui parler maintenant ? A l'ombre muette, mais vivante, que mon imagination évoque.

Depuis le moment de mon retour dans la maison paternelle, les heures de joie ont été bien rares. Je suis affligé d'un asthme, qui peut dégénérer en consommation, de plus, l'état de mélancolie dans lequel je me trouve maintenant, est un aussi grand malheur que la maladie elle-même.

Mettez vous à ma place pour un instant, et je ne doute pas que vous ne me pardonniez mon long silence. Quant aux trois carolus (1) que vous m'avez prêtés avec une si parfaite bonté à Augsbourg, je réclame votre indulgence si je ne vous les rends pas encore. Mon voyage m'a coûté fort cher, et je n'ai et n'espère aucune compensation quant à présent la fortune ne m'est pas propice à Bonn.

Excusez-moi de vous avoir occupé aussi longtemps de mon bavardage, mais il était nécessaire pour moi justifier. Je

vous prie en grâce de me conserver votre précieuse amitié, et je ne désire rien tant que de m'en montrer digne.

Je suis avec respect, votre obéissant serviteur et ami,

L. VAN BEETHOVEN,

Organiste de la cour de l'électeur de Cologne

Nous savons de plusieurs sources certaines que la famille Beethoven était tombée, à cette époque, dans une pauvreté extrême. Au moment de la mort de la mère, Frantz Ries, le violoniste, vint à son secours, et Ludwig n'oublia jamais cette marque d'attachement. Quand Ferdinand, le fils de ce même Ries, vint à Vienne pendant l'automne de 1800 et présenta à Beethoven une lettre de recommandation de son père, le grand homme lui dit : « Je ne puis écrire moi-même aujourd'hui à ton père, mais dis-lui que je n'ai pas oublié la mort de ma mère, et cela lui suffira. »

Le jeune Beethoven n'avait guère le temps d'être malade. Son père se suffisait tout au plus à lui-même, c'était donc sur lui que retombait la charge de ses deux jeunes frères, dont l'un avait treize ans et l'autre douze. Il fut cependant à la hauteur de sa position. Il jouait toujours de l'orgue, instrument qu'il préférait à tous les autres, il faisait partie de l'orchestre comme alto, il touchait des appointements comme musicien de la chambre, et comme pianiste de l'électeur, enfin, pour couronner le tout, il donnait des leçons, travail qui lui était odieux. Il fallait que cet orphelin de dix-sept ans fut doué d'une énergie peu commune, — affligé comme il l'était d'un asthme qui pouvait dégénérer en consommation luttant contre une mélancolie qui était plus que la maladie, — pour ne pas perdre courage et pour assurer le bien-être de son père, de ses frères et le sien. Lorsque Beethoven quitta tout à fait Bonn cinq ans plus tard, son frère Carl, alors âgé de dix-huit ans, gagnait sa vie en donnant des leçons de musique, et son autre frère Jean était élève à la pharmacie de la cour. Quant à son père, il paraît qu'une pension suffisante lui était assurée, quoique n'étant plus membre actif de la musique de la chapelle pendant les derniers temps de sa vie.

Il est difficile de classer par ordre chronologique les diverses anecdotes qui concernent Beethoven à cette époque. Nous y trouvons le récit d'une plaisanterie faite à Heller, premier ténor de la chapelle, ce chanteur se vantant d'être infailible, quant à la justesse du ton (diapason). Un jour, il fut tellement désorienté par une modulation habile, faite sur le piano par le jeune Beethoven, qui l'accompagnait, qu'il fut forcé de s'arrêter, on raconte aussi que les gentils hommes de la chambre exécutèrent une ballade chevaleresque longtemps attribuée au comte Waldstein, mais, en réalité l'œuvre de son protégé. Il existe enfin une foule de petits faits connus probablement de la plupart de nos lecteurs, affectant tous le talent et la science déjà si remarquables que Beethoven montrait en toute occasion dans les concerts de chambre de l'électeur.

Nous le voyons plus intime que jamais dans la famille Breuning où il se trouve en contact journalier avec la meilleure société de Bonn, et il devient amoureux fou. D'abord, c'est de Mlle. Jeannette d'Honrath, de Cologne, belle blonde, pleine de grâces, d'une humeur charmante, enthousiaste de musique, chantant parfaitement, et qui passa souvent quelques semaines chez les Breuning. Elle semble avoir fait un peu la coquette avec notre jeune artiste ainsi qu'avec son ami Stephen. Il est facile d'imaginer les impressions du sensible et passionné Ludwig, quand la charmante jeune fille le regardait avec intention au moment où elle prononçait ces paroles d'une chanson populaire :

Mich houte noch von dir zu trennen,  
Und dieses nicht verhindern können,  
Ist zu empfindlich für mein Hertz.

(1) Carolus, monnaie ancienne valant 25 francs.